

STÉPHANE MALLARMÉ

# CORRESPONDANCE

II

1871-1885

*recueillie, classée et annotée par*

**HENRI MONDOR ET LLOYD JAMES AUSTIN**

*nrf*

**GALLIMARD**









## AVANT-PROPOS

*L'introduction de ce deuxième tome de la Correspondance de Stéphane Mallarmé aurait dû être rédigée par M. Henri Mondor. Il avait pu voir l'établissement du texte et l'achèvement de presque tout le commentaire. Mais il est décédé le 6 avril 1962, sans avoir pu en corriger la rédaction, dont j'assume seul la responsabilité.*

*C'est en 1959 que M. Henri Mondor me fit l'honneur de m'inviter à préparer avec lui la Correspondance de Mallarmé de 1871 à 1898. A cette date, il avait déjà publié, avec M. J.-P. Richard, le premier tome de cette Correspondance, contenant les lettres comprises entre 1862 et 1871. Il avait recueilli plus d'un millier de lettres, autographes ou copies authentiques, constitué de très amples dossiers de notes, rassemblé les premières éditions de Mallarmé, de ses amis et de ses confrères, et réuni la collection de nombreux périodiques de l'époque symboliste ainsi que la plupart des travaux critiques consacrés au poète. Il avait jeté ainsi les bases de l'ouvrage tout entier.*

*M. Henri Mondor ne pouvant pas exprimer les remerciements qu'il aurait certainement voulu faire, je voudrais dire ma reconnaissance envers tous ceux qui ont facilité la publication de cette Correspondance en communiquant textes et documents. Toutefois, je tiens à remercier, en particulier, comme l'aurait fait M. Henri Mondor lui-même, M<sup>me</sup> Edmond Bonniot, pour les autorisations essentielles et pour les documents fournis (qu'il s'agisse de Mallarmé lui-même ou de ses correspondants) qu'elle conserve si pieusement à Valvins.*

*Je suis heureux, cependant, de faire plusieurs remerciements en mon propre nom. Je dois à l'extrême obligeance de M. Maurice-Pierre Boyé la communication des très intéressantes lettres de Mallarmé à Richard Lesclide qui figurent dans sa belle collection, ainsi que de précieuses indications sur Lesclide, dont il possède les archives et qu'il a fait bien mieux connaître. Mon collègue et ami, M. William T. Bandy, professeur à l'Université de Wisconsin, renonçant à un projet personnel, m'a communiqué non seulement le texte des lettres de Mallarmé à Mrs Whitman, à Miss Rice, à Mrs Dailey et à John Ingram, à d'autres encore, mais aussi ses propres notes, ainsi que le manuscrit d'un livre inédit sur Le Culte d'Edgar Poe chez Mallarmé, dont j'ai très largement profité dans mes annotations. Il a lu de près le manuscrit du présent ouvrage, et ses remarques perti-*

nentes m'ont été d'un grand secours. Je ne saurais trop redire ma gratitude pour tant d'amitié et de générosité intellectuelles.

Mes remerciements vont aussi à M. Roland Mortier, professeur à l'Université de Bruxelles, qui a très obligeamment obtenu pour moi d'utiles précisions, et à mon collègue et ami M. Claude Pichois, professeur à l'Université de Bâle, dont les conseils de méthode m'ont été précieux. Je voudrais dire tout spécialement ce que je dois à mon beau-frère Paul Étard, bibliothécaire honoraire de l'École Normale Supérieure, qui, depuis un quart de siècle, avait été mon guide et mon conseiller de tous les instants. Malgré les assauts de maladies cruelles et répétées, il a pu suivre presque toute la préparation de ce volume. Son érudition, prodigieuse dans son étendue et dans sa précision, a résolu d'emblée bien des problèmes, corrigé bien des erreurs, en m'indiquant toujours les chemins les plus sûrs pour atteindre la vérité.

Mais c'est à Henri Mondor que vont naturellement mes remerciements essentiels. En même temps qu'il me faisait l'honneur de préparer avec lui cette Correspondance, il m'introduisit, grâce à sa notoriété et à sa générosité habituelle, auprès de bibliophiles, bibliothécaires, érudits, libraires et éditeurs, tant en France qu'à l'étranger, m'aidant ainsi à verser de nouvelles lettres au dossier déjà si riche au départ. Je suis heureux d'exprimer ici l'immense reconnaissance que je lui dois, et l'affection profonde et fidèle que j'éprouverai toujours pour celui qui m'honorait de sa constante amitié. Je souhaite avoir mené à bien la part qui m'incombait dans la publication de ce deuxième tome de la correspondance de Stéphane Mallarmé, et avoir ainsi élevé un double monument à la mémoire de Henri Mondor et du poète auquel son nom restera toujours attaché.

L. J. Austin.

## INTRODUCTION

*Voici les lettres écrites par Mallarmé depuis l'été de 1871 jusqu'à la fin de l'année 1885 et qui ont été actuellement retrouvées. Ici encore, ces deux dates constituent des jalons essentiels. En 1871, après les années de province où il avait édifié sa pensée dans la solitude, Mallarmé s'installe à Paris et se mêle à la vie ardente de la capitale. En 1885, après des années de luttes et d'obscurité relative, il voit l'élite de la jeunesse poétique se tourner vers lui. En 1875, le Parnasse l'avait exclu de son troisième recueil; en 1885, le mouvement symboliste naissant le salue comme son maître.*

*Dès son installation à Paris, Mallarmé cherche à reprendre contact avec l'Angleterre, qu'il n'avait pas revue depuis 1863. En 1871, 1872 et 1875, il passe une partie de l'été à Londres; en revanche, tout au long des années 1871 à 1885, des amis anglais viendront le voir ou séjourner chez lui à Paris. Pendant l'hiver de 1875 à 1876, et de temps en temps par la suite, Mallarmé collabore au grand hebdomadaire anglais, l'Athenaeum de Londres, auquel il envoie ses « gossips », petites chroniques littéraires, dramatiques et artistiques<sup>1</sup>. Il échange de nombreuses lettres avec le grand poète A. C. Swinburne, le vieux poète R. H. Horne, le poète mineur Arthur O'Shaughnessy, son introducteur auprès de l'Athenaeum, le poète et traducteur infatigable John Payne, et le grand spécialiste de Poe, John Ingram. En même temps, il noue des relations épistolaires avec deux Américaines dévouées à la mémoire d'Edgar Poe : Sara Sigourney Rice, à qui il envoie Le Tombeau d'Edgar Poe, et Mrs Whitman, qui avait été la fiancée de Poe, et à qui il fait part de ses grands projets théâtraux. Il cherche aussi à trouver une correspondance régulière dans un journal américain.*

*Ces relations anglo-saxonnes ne faisaient aucun tort aux amitiés françaises de Mallarmé. Il entretient une correspondance active avec Émile Zola, jaugeant avec une sympathie lucide, et parfois une ironie insidieuse et à peine perceptible, cet art si différent du sien. Il salue, par des lettres où la bienveillance n'exclut pas la perspicacité, et où l'éloge ou la réserve s'expriment toujours avec une élégance raffinée, la*

1. Voir *Les « Gossips » de Mallarmé. « Athenaeum » 1875-1876*, textes inédits présentés et annotés par Henri Mondor et Lloyd James Austin, Paris, Gallimard, 1962.



publication des livres d'amis comme Villiers de L'Isle-Adam, Catulle Mendès, Léon Dierx ou Léon Cladel, de camarades comme Émile Blémont et Léon Valade, et de confrères comme Anatole France, Marius Roux, Léon Hennique ou Émile Hennequin. Il collabore volontiers aux jeunes revues, envoyant ses traductions des poèmes d'Edgar Poe, des poèmes en prose, et quelques études critiques, notamment sur Dierx et sur Swinburne, à La Renaissance artistique et littéraire d'Émile Blémont, à La Revue du Monde nouveau de Charles Cros, et à La République des Lettres de Mendès, qu'il fit beaucoup pour fonder lui-même, comme nous le verrons tout à l'heure. En 1874, il se lance dans l'aventure extraordinaire de La Dernière Mode, Gazette du Monde et de la Fashion, dont il rédige huit numéros à lui seul, faisant une assez large place à la chronique des livres.

Les lettres de cette époque jettent une lumière nouvelle sur les relations qui existaient entre Victor Hugo et Mallarmé. Non seulement Mallarmé assiste à toutes les reprises des pièces de Victor Hugo, mais il rend visite au vieux poète rue de Clichy, puis avenue d'Eylau, conduit et présenté par son ami Henry Roujon. C'est sans doute à l'une de ces rencontres, en 1878 ou en 1879, que Victor Hugo a appelé Mallarmé « mon cher poète impressionniste ». A cette date, ce n'était peut-être pas un éloge, dans l'esprit du patriarche. Mallarmé, lui, a dû accepter cette désignation comme un compliment précieux. Car il avait compris, dès la première heure, que les Impressionnistes tant honnis étaient les vrais grands peintres de son temps. Il avait fait la connaissance d'Édouard Manet en 1873; et pendant dix ans, jusqu'à la mort du peintre en 1883, il fréquentera l'atelier du grand artiste si sottement contesté, le défendant énergiquement en France comme en Angleterre. Manet fit son portrait en octobre 1876 et collabora avec Mallarmé dans l'illustration des poèmes d'Edgar Poe. Malheureusement, nous n'avons retrouvé qu'une seule des lettres de Mallarmé à Manet, alors qu'une quarantaine de celles qu'envoya Manet à Mallarmé ont été conservées. De l'année 1885 date la première lettre de Mallarmé à Odilon Redon, autre frère selon l'esprit. Une cordiale amitié liait Mallarmé et Théodore Duret, critique admirablement lucide, auteur du premier livre sur les Impressionnistes et dont le coup d'œil infailible discernait d'emblée les talents originaux, les valeurs de l'avenir, en musique comme en peinture. Mallarmé aussi, cette correspondance nous l'apprend, avait manifesté plus tôt qu'on ne le pensait un goût très vif pour la musique et d'abord pour la musique d'orgue. En effet, dès 1884, on le voit se pencher sur le mystère musical, assistant aux concerts d'orgue donnés par Alexandre Guilmant au Trocadéro, avec le concours d'Édouard Colonne.

A travers les lettres, on suit les vicissitudes de la carrière poétique de Mallarmé, vicissitudes liées à l'évolution générale de la poésie

française. Assez tôt, on voit poindre la désagrégation du Parnasse. Si Mallarmé publie, dans *Le Tombeau de Théophile Gautier*, son *Toast funèbre*, il se voit bientôt frappé d'ostracisme par Lemerre et ses conseillers. Avant l'affaire du Faune, il y a l'affaire du Corbeau, que ces lettres mettent en pleine lumière pour la première fois. Lemerre, en effet, incité par des universitaires incompetents ou jaloux, refuse, en des termes fort grossiers, de publier la traduction du poème de Poe, magnifiquement illustrée par Manet. Richard Lesclide accepte alors de publier le livre, mais il ne se vend pas<sup>1</sup>... Malgré cette rebuffade, Mallarmé envoie à Lemerre *L'Après-midi d'un Faune* pour le troisième Parnasse contemporain. Mais s'il défend victorieusement les intérêts menacés de Leconte de Lisle, il voit son propre poème refusé par le jury nommé par Lemerre. En vain ses amis Mendès, Cladel et Dierx intercèdent pour lui : Mallarmé, ainsi que Verlaine et Charles Cros, ne sera pas admis. Sa riposte immédiate consiste à fonder une nouvelle revue, *La République des Lettres*, destinée, dans son esprit (il le dira à O'Shaughnessy), à prendre la relève du Parnasse : premier signe avant-coureur du mouvement symboliste. Mais il avait été durement atteint. Il se replie sur lui-même, cherchant à se faire oublier, pendant qu'il prépare avec acharnement « tout un théâtre nouveau », par lequel il espère faire une rentrée sensationnelle dans les lettres. Ces projets sont brutalement interrompus par la mort, en octobre 1879, de son fils Anatole. Les confidentes de Mallarmé, pendant cette terrible épreuve, étaient Cazalis (mais la plupart de ces lettres sont à retrouver), Henry Roujon, et surtout Robert de Montesquiou qui a témoigné la sympathie la plus délicate, offrant notamment, pour distraire l'enfant, un merveilleux oiseau des îles nommé par Mallarmé *Sémiramis*.

Les mois qui suivirent la mort d'Anatole furent les plus sombres de la vie de Mallarmé. Il tomba malade lui-même et dut passer deux mois au lit avant d'aller en convalescence à Valvins. Il avait déjà dû faire ce qu'il appelait des « besognes » : *Les Mots anglais* et *Les Dieux antiques*. Maintenant il traduit à la hâte un médiocre conte anglais, *L'Étoile des Fées*, que lui demande l'éditeur Charpentier, grâce à l'amicale intervention de Théodore de Banville.

En décembre 1880, Mallarmé confie à Cladel qu'il se remet mal à son travail interrompu. Mais bientôt la remontée commence. En mars 1881, Mallarmé propose à l'éditeur Rouveyre sa traduction complète des *Poèmes* de Poe et demande à Manet de continuer sa collaboration. De nombreuses allusions dans ses lettres le montrent de nouveau plongé dans de vastes travaux, dont à plusieurs reprises il croit pouvoir annoncer l'aboutissement prochain. Verlaine, dépositaire de ces confi-

1. A la vente Jean Davray, le 6 et le 7 décembre 1961, l'exemplaire du *Corbeau* dédié à Geneviève Mallarmé fut acheté pour plus de 12 000 francs.

dences, les divulgue au public dans *Les Poètes maudits*, publiés dans Lutèce en 1883-1884, puis chez Vanier, sous forme de plaquette, en avril 1884. Cependant Huysmans, qui l'avait tenu au courant de ses intentions, fait à son tour, dans *A Rebours* (1884), l'éloge de Mallarmé, qui le remercie par la *Prose pour des Esseintes*, publiée dans *La Revue indépendante* de janvier 1885.

La notoriété grandissante amène à Mallarmé des disciples de plus en plus nombreux. Les *Mardis*, qui avaient commencé fort discrètement dès 1877 sinon plus tôt encore, commencent à jouer un rôle vraiment décisif dans l'évolution poétique. Les jeunes revues demandent à Mallarmé sa collaboration, même sous la forme de textes déjà publiés mais devenus introuvables. Léo d'Orfer obtient pour *Le Permesse*, anthologie qui finalement ne paraît pas, une définition célèbre de la poésie et le droit de réimprimer le *Faune*. L'éditeur Vanier, avec qui Mallarmé ne pourra s'entendre longtemps, signe un contrat pour une édition des *Poèmes de Poe*. Édouard Dujardin, « délicat énergique » et tout dévoué à Mallarmé, publie dans *La Revue wagnérienne* l'étude, moitié article, moitié poème en prose, intitulée *Richard Wagner, Rêverie d'un poète français*, et obtient de Mallarmé la promesse du sonnet d'Homage à Wagner qui paraîtra au début de 1886. Dans cette année 1885, Mallarmé, déjà lié depuis 1880 avec Gustave Kahn, salue les débuts de cinq poètes qui, à des titres divers, joueront un rôle fort important dans le mouvement symboliste : Jean Moréas, René Ghil, Jules Laforgue, Henri de Régnier et Francis Vielé-Griffin. Comme s'il avait conscience d'entrer dans une nouvelle phase de son existence, Mallarmé dresse pour Verlaine, en novembre 1885, dans une lettre autobiographique qui est un de ses plus beaux textes, le bilan de toute sa vie antérieure.

Ce volume contient 250 lettres à 71 correspondants, contre 194 lettres à 25 correspondants seulement dans le premier volume. Rien de comparable cette fois à la centaine de lettres à Henri Cazalis, qui formaient l'épine dorsale de la première série. Ici, le correspondant privilégié, Arthur O'Shaughnessy, ne reçoit qu'une trentaine de lettres. Personne d'autre n'a plus de treize lettres, et trente-trois correspondants n'en reçoivent qu'une seule pendant cette période. La répartition chronologique est très irrégulière, avec des années de disette et des années d'abondance, parfois sans raison apparente<sup>1</sup>. Des découvertes futures viendront, espérons-le, combler certaines lacunes.

Beaucoup de ces textes seront déjà connus des mallarméens. La correspondance avec Swinburne, Montesquiou, Zola, Verlaine, Villiers de L'Isle-Adam, Huysmans et Henry Roujon, a déjà été publiée en

1. De 1871 à 1874 : 32; de 1875 à 1879 : 126; de 1880 à 1883 : 35; en 1884 : 29; en 1885 : 26.

volumes. D'autres lettres ont paru dans des périodiques, notamment par les soins de MM. Jean Monval, Auriant, Charles Chassé, Roger Lhombreaud, Marcel Tournier. En 1952, la revue belge *Empreintes* publia la très riche collection du docteur Benoît Dujardin. Enfin, Henri Mondor avait publié beaucoup de fragments, et parfois des lettres complètes, dans les très nombreux ouvrages et articles qu'il avait consacrés à Mallarmé depuis plus de vingt ans, et plus spécialement, pour ce qui concerne le volume actuel, la *Vie de Mallarmé*, *L'Affaire du Parnasse*, *l'Histoire d'un Faune*, les *Œuvres complètes*, et surtout les *Propos sur la poésie*. On trouvera, dans la liste des abréviations et dans les notes, le détail de ces diverses publications antérieures, ainsi que des sources manuscrites. Des erreurs et des omissions sont toujours possibles. La mention « inédite » peut parfois être erronée. Le plus grand soin a été mis cependant à apporter des précisions.

Même les lettres déjà connues gagnent beaucoup en intérêt et en valeur à être rapprochées. Mais presque la moitié de ce recueil est faite de lettres inédites. Beaucoup d'autres n'ont été connues jusqu'ici que par des citations partielles. Plus d'une centaine, y compris beaucoup des plus longues et des plus belles, n'ont jamais été publiées. Le noyau central est constitué par les cent sept lettres autographes de la collection Henri Mondor qui appartiennent à cette époque. A celles-ci, il faut ajouter de très nombreuses copies faites d'après des autographes aimablement communiqués ou prêtés par les possesseurs, et qui existent également dans cette collection, parfois depuis de longues années. Enfin, la Bibliothèque Nationale, la Bibliothèque Jacques Doucet, la Bibliothèque de la ville de Bordeaux, le British Museum, la Brotherton Collection de l'Université de Leeds, et enfin plusieurs bibliothèques des États-Unis, notamment l'Enoch Pratt Free Library, Baltimore, Maryland, la John Hay Library, Brown University, Providence, Rhode Island, et l'Ingram Collection, Alderman Library, Université de Virginie, possèdent des lettres autographes de Mallarmé que nous avons pu examiner ou dont des copies nous ont été communiquées. Ici encore, le détail des sources est indiqué au bas de chaque lettre.

## ABRÉVIATIONS

Nous avons utilisé dans nos notes les sigles suivants :

- AEVM** *Une Amitié exemplaire : Villiers de L'Isle-Adam et Stéphane Mallarmé*, par G. Jean-Aubry. Paris, Mercure de France, 1942.
- AG** Collection Armand Godoy.
- AP** *L'Affaire du Parnasse. Stéphane Mallarmé et Anatole France*, par Henri Mondor. Paris, Fragrance, 1951.
- AVM** *L'Amitié de Verlaine et Mallarmé*, par Henri Mondor. Paris, Gallimard, 1940.
- B** W. T. Bandy, professeur à l'Université de Wisconsin.
- BB** Bibliothèque de la ville de Bordeaux.
- BN** Bibliothèque Nationale.
- CMR** *Correspondance inédite de Stéphane Mallarmé et Henry Roujon*, recueillie et commentée par M<sup>me</sup> C. Lefèvre-Roujon. Genève, Pierre Cailler, 1949.
- Corr. I** Stéphane Mallarmé : *Correspondance 1862-1871*, recueillie, classée et annotée par Henri Mondor, avec la collaboration de Jean-Pierre Richard. Paris, Gallimard, 1959.
- DFTF** *Diptyque de Flandre. Triptyque de France*, par Robert de Montesquiou. Paris, Éd. E. Sansot, R. Chiberre, S<sup>r</sup>, 1921.
- DNL** *Dix-neuf Lettres de Stéphane Mallarmé à Émile Zola*, avec une introduction de Léon Deffoux, un commentaire de Jean Royère, une lettre de Mallarmé en fac-similé et des notes. Paris, J. Bernard, « La Centaine », 1929.
- Emp.** *Empreintes*, n<sup>os</sup> 10-11, Bruxelles, Écran du Monde, 1952 (Stéphane Mallarmé, *Lettres et Autographes*, présentés par B. Dujardin, préface d'Henri Mondor).
- EPL** Poe Room, Enoch Pratt Free Library, Baltimore, Maryland.
- GM** *Les « Gossips » de Mallarmé. « Athenaeum » 1875-1876*. Textes inédits présentés et annotés par Henri Mondor et Lloyd James Austin. Paris, Gallimard, 1962.
- GV** Collection Gilbert de Voisins.
- HF** *Histoire d'un Faune*, par Henri Mondor. Paris, Gallimard, 1948.
- HM** Collection Henri Mondor.
- JD** Bibliothèque Jacques Doucet.
- JHL** John Hay Library, Brown University, Providence, Rhode Island.
- JM** Jean Monval, « Stéphane Mallarmé et François Coppée » (*Lettres inédites*), *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> octobre 1923, p. 659-676.
- LAS** *The Letters of A. C. Swinburne*, edited by C. Lang, New Haven, Yale University Press, 1959-1960, 6 vol.
- LMS** *Five Letters from Stéphane Mallarmé to Algernon Charles Swinburne*. With a note by De V. Payen-Payne. Privately printed, 1922.
- MF** *Mercure de France*.
- MPB** Collection Maurice-Pierre Boyé.
- MT** Marcel Tournier, « L'Affaire du Parnasse », in *Figaro littéraire* du 29 mars 1958.

OC	<i>Œuvres complètes de Stéphane Mallarmé</i> . Texte établi et annoté par Henri Mondor et G. Jean-Aubry. Paris, Gallimard, 1956, « Bibliothèque de la Pléiade ».
PC	Pierre Cornuau. Vente du lundi 24 avril 1961.
PP	Stéphane Mallarmé : <i>Propos sur la Poésie</i> , recueillis et présentés par Henri Mondor. Édition revue et augmentée. Monaco, Éditions du Rocher, 1953.
RDM	<i>Revue des Deux Mondes</i> .
RHLF	<i>Revue d'Histoire littéraire de la France</i> .
RL	Roger Lhombreaud, in <i>Mercur de France</i> , novembre 1959.
RLC	<i>Revue de Littérature comparée</i> .
RUP	<i>L'Univers de la Parole</i> , par A. Rolland de Renéville. Paris, Gallimard, 1944.
VM	<i>Vie de Mallarmé</i> , par Henri Mondor. Édition complète en un volume. Paris, Gallimard, 1946.
X	Inconnu.

## NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Certaines lettres publiées ici ne me sont connues que par des copies. J'ai marqué d'un astérisque les textes que j'ai pu vérifier sur les originaux ou sur des fac-similés.

J'ai unifié l'usage variable de Mallarmé sur plusieurs points :

1° Mallarmé écrit presque toujours avec une majuscule les noms des jours et des mois : je mets partout des minuscules, sauf pour des cas spéciaux, tels que les *Mardis*.

2° Mallarmé écrit parfois l'adresse ou la date à la fin de ses lettres. Je donne régulièrement toutes ces indications en tête de chaque lettre, mettant entre crochets les précisions qui manquent dans le texte.

3° Mallarmé ne souligne pas toujours le titre des ouvrages qu'il mentionne : je les mets toujours en italique.

4° Je mets toujours un trait d'union entre « très » et son adjectif ou adverbe, sans signaler les quelques cas où Mallarmé l'a omis.

L. J. A.



*CORRESPONDANCE*





1871

cxcv. A Catulle et à Judith Mendès.

Alexander Square, 1  
Fulham Road, W. London  
[Samedi 12 août 1871]

Mes amis,

Où êtes-vous? Que faites-vous?

Me voici à Londres, à mon troisième jour<sup>1</sup>. J'ai visité à fonds [*sic*] l'Exposition, hier; et je vais aujourd'hui lire la collection des choses écrites à ce propos, depuis deux mois.

Demain je serai en mesure de commencer un premier article.

Quant au Guide je me contente de retenir la place pour l'année prochaine. Je crois que ce serait, aussi tard que nous voilà, une entreprise risquée, m'assure-t-on encore.

Je pense faire, pour mes quatre journaux<sup>2</sup>, vingt articles, c'est-à-dire rester trois grandes semaines.

Je demeure à deux pas de l'exposition dans une petite maison, qui me semble confortable, ayant un jardinet sur la rue<sup>3</sup>.

Quand viendrez-vous? Je crois que vous serez contents d'une chambre située dans ce logis. Il y a du reste, devant les fenêtres, et dans le voisinage, omnibus et railways pour les quartiers remués [?] de Londres, mais cela m'intéresse

cxcv. *Aut.* : BN, Mss, N. a. fr. 11 908, ff. 28-30. \*

*Publ.* : RL, MF, novembre 1959, p. 472.

1. Voir OC, p. 666-686, et note, p. 1612, pour trois articles de Mallarmé sur l'Exposition internationale de Londres, publiés dans *Le National* du 29 octobre et du 14 et 29 novembre 1871, sous le pseudonyme de L. S. Price. C'est Bonaparte Wyse qui avait invité Mallarmé à Londres : une lettre de M<sup>me</sup> Mallarmé à son mari, datée du 25 août 1871, indique l'époque du voyage.

2. *Le National*, *Le Français* et deux autres journaux non encore identifiés.

3. L'Exposition était installée dans les galeries et le parc du South Kensington Museum. Fulham Road est en effet tout près du Musée.

moins. Je compte ne pas bouger du voisinage, et, me sentant dans un état de fatigue extrême après mon séjour de Paris, à la fois me reposer et faire convenablement mon travail. Je vous ferai donc bien plutôt les honneurs de l'Exposition que de Londres.

Du reste, il y a deux heures exquises le matin, de 8 à 10, qui sont à nous, à l'Exposition, avant l'entrée du public à l'Exposition, et pour en profiter il ne faut pas s'être attardé loin la soirée précédente.

Je vous quitte pour en jouir. J'ai même retrouvé de tranquilles salles dans un musée voisin, où l'on peut faire sa besogne à merveille si l'on ne veut gâter, en usant le jour, l'impression aimable du gîte, à la rentrée, le soir.

Je bavarde, vos deux mains?

STÉPHANE MALLARMÉ.

Pourquoi n'avez-vous pas répondu à ma première lettre <sup>1</sup>, remplie de détails, que j'ai fait mettre, par un chef-de-garc, à la boîte d'une station située entre Paris et Sens : explication du timbre. Chose importante : hâtez-vous. Je tiens de Sommerard <sup>2</sup> qu'on va commencer un travail de catalogue dans l'*Officiel*.

CXCVI. *A Alphonse Lemerre.*

Alexander Square, I  
Fulham Road. S. W.  
Londres, dimanche 13 août 1871

Mon cher ami,

J'ai remis chaque jour ce mot à votre intention <sup>3</sup>. D'abord, j'ai dû dépecer le monstre appelé Exposition, puis partager la dépouille pour mes journaux et leur envoyer un premier morceau. Ma visite matinale aux Galeries, et ma lutte, pendant le reste de la journée, avec l'heure de la poste, me serviront d'excuse prolongée. Du reste, avant de rien faire,

1. Cette lettre n'a pas encore été retrouvée.

2. Edmond du Sommerard (1817-1885), fils du grand archéologue Alexandre du Sommerard à qui nous devons le musée de Cluny, était commissaire général de la section française à l'Exposition de Londres de 1871, dont il assura le succès. Mallarmé lui rend hommage au seuil de son premier article sur l'Exposition (voir *OC*, p. 666), et à la fin de son article sur l'Exposition de 1872 (voir *Ibid.*, p. 686).

CXCVI. *Aut.* : PC. \*

Inédite.

3. En surcharge sur : *adresse*.

j'ai donné quelques journées à notre projet indécis de Guide, et ne l'ai abandonné que totalement épuisé. J'ai conféré avec l'auteur du Guide anglais, et, pour avoir le cœur net, j'ai feint d'offrir à l'éditeur même qui a acquis le monopole officiel de ces sortes de publications celle que nous envisagions, vous et moi<sup>1</sup>. Plus tôt, il eût accepté avec transports, d'autant mieux que la chose était réclamée par les journaux anglais, — je l'avais flairé. Mais l'exposition touche à sa fin, les Français sont venus plus qu'ils ne viendront; et quant à une prise de possession du terrain pour l'année prochaine, cette précaution n'était pas en jeu, du moment que l'Éditeur anglais, dont nous dépendrons [*sic*] toujours pendant quelques minutes si nous remettons la chose à la seconde Exposition, n'accepte rien de personne cette année.

La chose est absolument jugée. Maintenant, Jeffs est mort. Pickering, riche et somnolent, ne vendrait pas trois volumes par an. Je vais me mettre en relations avec un éditeur vivant et très recommandable et charmant, de Piccadilly, sur le conseil d'un homme qui connaît son Londres littéraire<sup>2</sup>. Toutefois, je causerai encore, cette après-midi, avec M. Payne<sup>3</sup>

1. Mallarmé avait sans doute proposé à Lemerre de préparer une version française du Guide de l'Exposition internationale de Londres. Nous n'avons pu identifier ni l'auteur ni l'éditeur du Guide anglais.

2. Voir sur Jeffs *infra*, p. 24. n. Pickering est sans doute Basil Montagu Pickering (1836-1878), fils unique du grand éditeur anglais William Pickering (1796-1854) qui fut célèbre par son goût et par son amour de la belle typographie. Le fils s'efforça de continuer la tradition paternelle mais mourut prématurément sans avoir fait grand-chose. Nous ne connaissons pas cet éditeur charmant de Piccadilly. Était-ce John Camden Hotten, qui avait publié le *William Blake* de Swinburne en 1868 et dont l'adresse était à Piccadilly?

3. C'est pendant ce séjour que Mallarmé a fait la connaissance de John Payne, que nous retrouvons un peu plus loin. Ce poète anglais avait dédié à Théodore de Banville son volume de sonnets *Intaglios* (1871) et Banville le remercia par une lettre du 19 juin 1871, en ajoutant ces détails : « D'abord je n'avais pu épeler que bien imparfaitement votre œuvre car je n'ai jamais su que bien peu d'anglais, et j'ai eu le malheur d'oublier à peu près ce que je savais. Mais un de mes amis, qui habite en province et qui vient de passer quelques jours à Paris avant de partir pour Londres, M. Stéphane Mallarmé, a eu la bonté de me faire entendre et comprendre les harmonies merveilleuses de vos sonnets. » Banville poursuit en annonçant un projet de Mallarmé qui n'a pas été réalisé : « M. Mallarmé est un poète très distingué qui précisément va entreprendre une traduction des plus belles œuvres lyriques modernes de l'Angleterre et qui les comprend avec l'esprit le plus délicat et avec une âme véritablement romantique. Je pense, monsieur et cher poète, qu'il sera assez heureux pour vous voir à Londres et il vous dira alors combien nous avons été impressionnés, mes amis et moi, par l'exquise et suave musique de *Doric Mode*. » (Cité par G. Jean-Aubry, dans son article « Banville, Mallarmé et leurs amis anglais », *Le Figaro*, 2 juin 1923.)



*Extrait du catalogue*

**ANDRÉ GIDE — PAUL VALÉRY**

CORRESPONDANCE 1890 - 1942  
*préface et notes de Robert Mallet*

**ANDRÉ GIDE — PAUL CLAUDEL**

CORRESPONDANCE 1899 - 1926  
*préface et notes de Robert Mallet*

**ANDRÉ GIDE — FRANCIS JAMMES**

CORRESPONDANCE 1893 - 1938  
*préface et notes de Robert Mallet*

**ANDRÉ GIDE — ANDRÉ SUARÈS**

CORRESPONDANCE 1908 - 1920  
*préface et notes de Sidney D. Braun*

**HEGEL**

CORRESPONDANCE  
1<sup>er</sup> volume : 1785 - 1812  
2<sup>e</sup> volume : 1813 - 1822  
traduit de l'allemand par Jean Carrère  
*texte établi par Johannes Hoffmeister*

**JACQUES RIVIÈRE et ALAIN-FOURNIER**

CORRESPONDANCE 1905 - 1928  
*(en deux volumes)*

**RICHARD et COSIMA WAGNER**

LETTRES A JUDITH GAUTIER  
1868 - 1892

*nrf*